

A close-up photograph of a cow's eye, which is wearing a pair of black sunglasses. The cow's fur is light brown and slightly out of focus, emphasizing the eye and the sunglasses. The overall composition is a book cover.

**Christian  
Laborde**

# LA CAUSE DES VACHES

**LA FRANCE CONTRE  
LES ROBOTS DE L'AGRO**

éditions du  
**ROCHER**

# La Cause des vaches

## Du même auteur

(Sélection)

*L'Homme aux semelles de swing*, menteries biographiques, Privat, 1984. Nouvelle édition, Régine Deforges, 1992. Nouvelle édition Fayard, 2004.

*L'Os de Dionysos*, roman, Eché, 1987. Régine Deforges, 1989. Le Livre de poche, 1991. Nouvelle édition Pauvert, 1999.

*L'Ange qui aimait la pluie*, Albin Michel, 1994.

*Flammes*, roman, Fayard, 1999. Le Livre de Poche, 2003.

*Gargantaur*, roman, Fayard, 2001.

*Soror*, roman, Fayard, 2003.

*Dictionnaire amoureux du Tour de France*, Plon, 2007.

*Corrida basta !*, pamphlet, Robert Laffont, 2009.

*Le soleil m'a oublié*, roman, Robert Laffont, 2010.

*Diane, et autres stories en short*, nouvelles, Robert Laffont, 2012.

*Claude Nougaro*, le parcours du cœur battant, Hors-Collection, 2014.

*Madame Richardson*, suivi de *Quai des Bribes*, nouvelles, Robert Laffont, 2015.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'escalier.

6. « J'y repense. Titine... Doyenne incontestable du troupeau. Plus vache qu'elle... Impossible. La reine des laitières. Comme c'est bête, je ne grimperai plus sur son dos. Quelle douceur... Chacun notre tour nous nous hissions, cow-boys un peu trop pépères pour faire de vieux os dans le métier. Laisant filer de ses naseaux un long fil de bave. D'ailleurs elle est morte, Titine. Tuée. Froidement abattue, comme tant d'autres de ses sœurs. Sans paroles dernières derrière l'oreille, sans caresses. *Allez, avance !* Mais comment qu'ils leur parlent, ces gens-là. » Pascal Commère, « Vaches, une dernière fois », in *La Vache*, Éditions Favre, 1998.

Sous le hangar lugubre ceint de miradors électroniques avec, au-dessus, le ciel qui pleure, les vaches sont captives.

Je les ai connues libres, dans les rues d'Aureilhan. Tous les matins, les vaches des fermes voisines rejoignaient les pâturages en passant devant chez moi. Je sortais chaque fois pour les regarder. Le paysan suivait le troupeau, sur un vélo de ferme et de femme, le guidon dans une main, l'aiguillon dans l'autre, le béret vissé sur la tête, en roue libre. Elles avançaient si lentement qu'il n'avait pas à pédaler. Il se relançait de temps en temps, en appuyant sur le sol de la pointe du pied. Le chien trotte à ses côtés, le nez dans l'herbe du fossé, pissant de temps en temps contre les pylônes en bois qu'EDF n'avait pas encore remplacés par des pylônes en ciment, et au sommet desquels les agents devant effectuer une réparation se hissaient à l'aide de mâchoires d'acier fixées à leurs brodequins. Ah, le pas lent des vaches, le peloton des museaux, le gruppette de croupes, les queues se balançant comme le pendule d'un guérisseur. Elles étaient les reines de la piste, le matin en quittant l'étable, le soir en y retournant. La voiture qui arrivait en sens inverse, se garait aussitôt, sans klaxonner. Le chauffeur ne manifestait aucune impatience, veillait simplement à relever sa vitre afin d'empêcher l'entrée intempestive dans son habitacle d'une queue ou d'un essaim de mouches. Les vaches d'Aureilhan avaient la priorité, et c'était ainsi dans tous les villages des plaines de l'Adour.

Les Vanderdendur de l'agrobusiness se moquent et m'accusent de célébrer le passé. Mais qui parle du passé ? Il

n'est pas ici question du passé mais de temps, de philosophie, du regard que l'on porte sur les bêtes, du comportement qui doit être celui de l'homme à leur endroit. Il s'agit de constater qu'il existe deux types d'humains : ceux qui respectent les bêtes et ceux qui les martyrisent.

Le soir, elles rentraient à l'étable, en empruntant la même rue, le chien courant devant le troupeau, le paysan toujours derrière, s'arrêtant quand une vache s'immobilisait pour pisser. Je constatais à chaque jet la justesse de la comparaison à laquelle les paysans avaient recours quand la pluie les obligeait à rester sous la grange en tirant sur leurs mégots noircis : il pleut comme vache qui pisse. Les vaches ont sous la queue, un bec à pression. Et le Manneken-Pis, c'est que dalle à côté. Il n'a aucune raison d'être fier, le morveux bruxellois ! La pisse heurtait le sol en crépitant comme des billes. La pisse ruisselait sur le goudron, prenait la forme d'un petit lac que le soleil ciblait. L'urine séchait, et le goudron de la rue s'ornait de dessins, de cartes de géographie aux contours scintillants et rosés. À Aureilhan, dans la plaine de l'Adour, il y avait les cartes de géographie que l'instituteur suspendait au tableau noir de la classe, et celles que les vaches dessinaient avec la complicité du soleil sur le goudron lisse des rues. Et je me perdais dans la contemplation des unes et des autres. Les vaches m'ont toujours fait rêver.

La vache, ayant pissé, retrouvait sa place dans le peloton et, comme ses copines, sans cesser d'avancer, se mettait à chier. Les bouses explosaient au contact du sol comme des bombes à eau, et prenaient illico leur forme ronde, d'un volume pareil à celui d'une galette des rois à la frangipane. Dès que le troupeau s'éloignait, on sortait en tirant derrière nous, accrochées à une ficelle, les caisses à merde. Nous ramassions les bouses à l'aide d'une pelle dotée d'un manche court. Et nous livrions nos

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'était pas un partenaire fiable. Ils ont donc décidé de se passer d'elle. Zappons la terre, et enfermons les animaux sous des hangars ! Encageons-les, alignons-les en veillant à perdre le moins de place possible. Et branchons-les à des machines qui leur pompent jusqu'à la dernière goutte de lait. Le rendement sera d'enfer, et le profit énorme. Et le malheur des animaux assuré.

Après avoir choisi le modèle allemand, ils adopteront, si ce n'est déjà fait, le modèle encore plus cruel, encore plus fou des boosters de vaches. Les boosters de vaches portent des blouses blanches, et leurs yeux fixent en permanence l'écran de leurs ordinateurs sur lequel chiffres, courbes, graphiques et pourcentages se disputent la vedette. Ces gens-là ont constaté que les vaches sont toutes de fieffées feignasses. Balançant la queue, broutant et ruminant, rêvant museau au vent, les vaches ne donnent qu'une quantité mesquine, chichesque de lait. Ces gens-là ont pris les choses en main, afin que les vaches passent du don à la surproduction. Après les avoir écornées, encagées, alignées, entravées, ils les ont génétiquement modifiées, chargées, gavées de substances diverses, bourrées de médicaments. Résultat : la vache vaillante et branchée pisse, chaque jour, des briques et des briques d'un breuvage blanchâtre et homologué que des manutentionnaires sous-payés empilent sur les étagères réfrigérées des hypermarchés.

---

14. « Le virus Schmallenberg, qui porte le nom de la ville allemande où il a été détecté pour la première fois en novembre 2011, touche 51 exploitations en Allemagne, principalement dans le Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, selon l'institut Friedrich-Löffler » ([www.novissen.com](http://www.novissen.com), Argumentaire 12 janvier 2012).

Les vaches sont-elles sacrées ? À cette question Monsieur Descartes, il y a belle lurette, a répondu non. Nourri, comme je le suis, au lolo surréaliste, j'ai bien envie de le gifler, Monsieur Descartes, puisqu'il est mort<sup>15</sup> ! Mais je l'épargne, car Élisabeth de Fontenay, la seule philosophe française qui sache laver le pis des vaches et étriller un cheval, rappelle qu'il est un grand penseur, et qu'il a libéré l'homme de croyances qu'il estimait « absurdes » et « dangereuses ». Descartes a libéré l'homme, et l'homme, libéré, s'est aussitôt acharné sur les bêtes. Qui ne sont, aux yeux du grand philosophe, que des « machines ». Des machines riches de mécanismes divers, mais évidemment privées d'âme, de sensibilité et de pensée<sup>16</sup>. Des machines donc, des machines dont on peut disposer comme on l'entend. Les Vanderdendur de l'agrobusiness sont des patrons cartésiens. Les vaches sont pour eux des machines. Des machines à fric.

Les vaches sont-elles sacrées ? Elles le sont, loin de nos ronds-points et de nos galeries marchandes, sur les terres que n'a jamais arpentées Monsieur Descartes, en Inde. Gandhi, le mec sans gras, le dit : il faut respecter « Mère Vache », car elle est toutes les vies faibles du monde qu'il faut protéger partout dans le monde.

Les vaches sont-elles sacrées ? Elles l'ont été, en Égypte, du temps de la déesse du ciel Hathor qui avait un corps de vamp et une tête de vache. Le ventre de la vache était, en ce temps-là, la voûte céleste. Le ciel était en peau de vache. C'était un ciel chaud, maternel, protecteur, et si résistant que rien ne pouvait le trouer, contrairement à la couche d'ozone.

Les vaches sont-elles sacrées ? Elles le sont en Afrique noire, chez ces éleveurs qui ne les abattent jamais, ne les mangent jamais, et traitent le lait qu'elles donnent avec respect, en évitant de le renverser « car le monde est né d'une goutte de lait<sup>17</sup> ».

Les vaches sont-elles sacrées ? Ayant été un petit garçon agenouillé dans l'église d'Aureilhan, éclairée par la lumière veloutée que les vitraux versaient sur nos mains jointes, je réponds oui.

Je réponds oui, car j'ai vu Monsieur le curé bénir le bétail dans les fermes, et leur parler du paradis.<sup>18</sup> Il entrait dans l'étable, s'approchait des vaches, les hommes retiraient leur béret, les femmes essuyaient leurs mains à leur tablier mauve avant de les joindre. Les vaches continuaient de mâcher du foin, de ruminer. Certaines d'entre elles levaient la tête, la tournaient dans sa direction, le regardaient longuement avec leurs yeux pareils à des coccinelles géantes. Levant sa main, exécutant le signe de la croix, coupant de ses doigts serrés la pénombre rosée, il les bénissait, en disant quelques mots, des mots qui étaient les siens, qui étaient les nôtres. Il les avait ramassés sous les arbres, sur les chemins, dans la cour, sur le bras de la pompe gelée. Ces mots gascons<sup>19</sup>, les voici :

*Qu'ètz dab nosautis*

*Qu'èm dab vosautis*

*Sus la terra nosta*

*Per la volentat de Diu*

*Que seratz dab nosautis*

*Que seram dab vosautis*

*Au ceù*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

planétaire que le chant *up, top* et *mainstream* : « cac cac cac 40 » !

Et de même qu'on retire leurs cornes aux vaches, aux poules on retire leurs becs ! Dans l'agrobusiness, production rime avec incarcération et mutilation. Désormais tout est logettes, pipettes, doses, graphiques, chiffres, pourcentages, matricules.

Et moi je me souviens avoir vécu avec des bêtes dans un pays où les mots avaient droit de cité.

T'as 17 ans, t'as jamais vu une vache de ta vie, hormis ce jour de mars où t'as visité, en traînant les pieds, le Salon de l'agriculture, porte de Versailles. Personne, au lycée, ne t'a jamais parlé de Rosa Bonheur, de Roger Vitrac. Quant au curé qui, en gascon, bénissait les vaches, t'es mort de rire. Assis à une table du Columbus Café où tu viens d'engloutir une portion de cheesecake, tu te demandes bien ce que nous avons en commun. Tu te le demandes d'autant plus que le retour au passé, me dis-tu, c'est pas ton truc, très peu pour toi.

Mais qui a parlé de retour au passé ? Ne te tromperais-tu pas, et sur mon compte, et sur mes mots ? Je ne cache pas de rétroviseurs sous mes paupières. Je n'ai jamais coiffé devant une caméra le moindre béret. Je n'ai jamais porté ni veste ni pantalon en velours côtelé, jamais parlé du « bon vieux temps », une pipe à la main, en regardant par la fenêtre les champs de blé. J'ai toujours refusé dans mes livres d'alimenter la machine à mots morts, d'agiter sous les yeux des lecteurs ces guirlandes de proverbes, de maximes, d'adages, riches de cette « sagesse d'antan ». Une « sagesse » dans laquelle, soit dit en passant, la soumission dispute la vedette à la misogynie. Et s'il m'arrive, le temps d'une page, de regretter ce qui disparaît, c'est pour mieux célébrer, dans la page suivante, ce qui apparaît.

Je remarque, posé sur la table devant toi, ton manuel de mathématiques. T'es en S, et les sciences te passionnent plus que les divagations anciennes de Saint François d'Assise à propos des animaux, ma « sœur la coccinelle », et mon « frère le hibou ». Mais sais-tu que la science – l'éthologie notamment –

donne raison au mec d'Assise ? L'éthologie répète ce qu'il a dit : les animaux sont vraiment nos frères, vraiment nos sœurs. L'homme d'aujourd'hui est donc celui qui connaît le mieux les animaux. Et pourtant c'est lui, héritier de Saint François et contemporain de Konrad Lorenz et d'Irène Pepperberg, qui leur inflige, dans les élevages industriels, les souffrances les plus atroces.

Je ne te propose pas un retour au passé – ce serait absurde, ça puerait la mort –, mais un recours au passé. Le passé dont je parle est juste une arme pour l'avenir, du matos pour des barricades. Je me souviens d'un paysan, à Aureilhan, dont le troupeau de vaches paissait à l'orée du bois. Parmi elles, il y en avait une qui se tenait souvent à l'écart des autres, et qui, au moment de rentrer à l'étable, prenait, non la direction de la ferme, mais celle de la forêt. De cette vache, il disait qu'elle était poète. Tu vois, moi qui combats la dictature des dictons, j'ai gardé dans un coin de ma tête le mot de ce paysan : le poète est une vache. Une vache qui va ailleurs, tourne le dos au troupeau et danse sur les aiguillages. Je te raconte cette histoire, je te parle de ce qu'elle dit à l'heure où suivre le troupeau est non seulement obligatoire, mais loué comme un idéal, à l'heure où chacun est sommé de mettre ses pas dans les pas des autres et de passer ainsi à côté de sa fête intime. À l'heure où tout est laid et *land* – Euroland, Bricoland, Autoland, Hobbyland, Parcoland... –, à l'heure des rappels à l'ordre, elle constitue un appel à la désertion. On est à l'opposé, tu en conviendras, de la nostalgie du bon vieux temps, et autres jérémiades. Je le redis : la nostalgie, oui, mais de l'avenir !

Je ne te propose pas, avec mes pages et mes souvenirs d'Aureilhan, d'habiter une maison d'autrefois, d'empiler des rondins de bois autour de ton iPad, ni d'allumer un feu de camp. Je t'invite simplement à regarder, en songeant aux vaches, la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

révolte<sup>37</sup> ! Ah, les hommes, mon Dieu, les hommes ! Il est devenu de plus en plus difficile de leur parler, prisonniers qu'ils sont, des horloges et des préjugés, du CAC40 et des clichés, des cascades de « Like » et des chapelets de « Poke », otages épanouis des surfaces tactiles.

Les bêtes me donneraient sans doute la force de m'approcher d'eux car elles activent, attisent en moi ce qu'il y a de meilleur<sup>38</sup>. Les vaches, j'en suis sûr, m'aideraient à reboiser l'âme humaine. Les paysages aussi. Mais ils ont disparu.

Et c'est ainsi, qu'en Picardie, l'agrobusiness œuvre au renforcement de l'universelle barbarie, bêtes incarcérées et mutilées, hommes ratatinés, terre souillée.

Pauvres vaches, martyrisées, désanimalisées, électroniquement surveillées, cernées d'écrans, captives, entravées, et qui n'auront jamais l'opportunité de mettre fin à leur souffrance en se tirant une balle dans la bouche, de se suicider comme font les dauphins<sup>39</sup>.

---

37. « Au fond de ma révolte contre les forts, je trouve du plus loin qu'il me souvienne l'horreur des tortures infligées aux bêtes. J'aurais voulu que l'animal se vengeât, que le chien mordît celui qui l'assommait de coups, que le cheval saignant sous le fouet renversât son bourreau ; mais toujours la bête muette subit son sort avec la résignation des races domptées. Quelle pitié que la bête ! Depuis la grenouille que les paysans coupent en deux, laissant se traîner au soleil la moitié supérieure, les yeux horriblement sortis, les bras tremblants, cherchant à s'enfouir sous la terre, jusqu'à l'oie dont on cloue les pattes, jusqu'au cheval qu'on fait épuiser par les sangsues ou fouiller par les cornes des taureaux, la bête subit, lamentable, le supplice infligé par l'homme. Et plus l'homme est féroce envers la bête, plus il est rampant devant les hommes qui le dominant », Louise Michel, *Mémoires*, F. Roy, Libraire Éditeur, Paris, 1886.

38. « Mais quand je rencontre, parmi les opinions les plus modérées, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privilèges, et avec combien de vraisemblance on nous les apparie, certes, j'en rabats beaucoup de notre présomption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres créatures. Quand tout cela en seroit de dire, si y a-il un certain respect qui nous attache, et un général devoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mis aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grace et la benignité aux autres créatures qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle », Montaigne, *Essais*, Livre II, Chapitre XI, « De la cruauté », La Pléiade.

39. « Richard O'Barry, un expert en comportement animal qui est aussi dresseur, jure avoir vu un dauphin choisir de se tuer sous ses yeux. Le dauphin en question s'appelait Kathy : elle était, dans les années 1960, l'une des vedettes de la série télévisée *Flipper le dauphin* que j'adorais enfant. À en croire O'Barry, Kathy le regarda droit dans les yeux, se laissa couler au fond de son bassin et cessa de respirer. "L'industrie du spectacle d'animaux dressés ne veut pas que les gens croient les dauphins capables de se suicider, déclara-t-il à *Time* en 2010, mais ce sont des créatures conscientes avec un cerveau plus gros que celui des humains. Si leur vie devient insoutenable, ils s'arrêtent tout simplement de respirer. C'est du suicide" », Barbara J. King, *Le chagrin des animaux*, Éditions de Fallois. L'auteur qui est professeur d'anthropologie au Collège William and Mary aux États-Unis raconte également dans son livre l'histoire de cette ourse, captive en Chine dans une « usine à bile » (on prête à la bile d'ours des vertus médicinales), qui, en août 2011, a étouffé son ourson avant de se tuer en se jetant la tête la première contre un mur. Else Poulsen consacre quelques pages à l'épouvantable vie des ours noirs dans les usines à bile dans son ouvrage *Smiling bears : A Zookeeper Explores the Behavior and Emotional Life of Bears*, Vancouver, Greystone Books, 2009.

Et pendant que je crie, que j'écris, que j'éructe, que disent les journaux ?

Ils disent qu'à Mont-d'Origny, dans l'Aisne, un incendie a ravagé une porcherie dans laquelle 400 porcs étaient emprisonnés. 300 truies ont péri, brûlées vives ou asphyxiées par les fumées toxiques. Quelques porcs ont échappé aux flammes. Qu'a-t-on fait d'eux ? Les a-t-on rassurés ? Leur a-t-on répété à l'oreille en leur caressant le front : C'est fini, c'est fini... ? Les a-t-on confiés à des vétérinaires ? Les vétérinaires ont-ils pansé leurs plaies ? Non, tous les porcs rescapés ont été euthanasiés.

Ils disent qu'un incendie a ravagé une porcherie à Taponnat-Fleurignac, en Charente. 800 porcs n'ont pu être secourus et sont morts brûlés vifs, ou asphyxiés par les fumées toxiques.

Et toutes ces bêtes, ces truies cernées par les flammes, ces mâles confiés aux mains gantées des bourreaux ont vu le piège se refermer sur eux, la mort venir, atroce. Les larmes envahissent mes yeux. Et les Vanderdendur de l'agrobusiness rient ! Pleurer sur un cochon, faut être con, ricanent-ils, aussi con qu'un cochon. Z'avez tout faux, un cochon, c'est pas con. C'est un être sensible, quelqu'un d'intelligent, le cochon. Je lis les poètes souvent, et, de temps en temps, j'écoute les scientifiques. Ils disent quoi les mecs en blanc des labos ? Que nous avons, le cochon et nous, 95 % d'ADN en commun. Le cochon, il reconnaît son image dans le miroir. Le cochon, c'est une vraie bête aux jeux vidéo, plus fort que le chien et le chimpanzé. Le cochon jouant à son jeu vidéo préféré, je le vois, je vois la scène.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ça sort du dedans d'elle, c'est sa viande qui parle, ça les stimule à mort. Laisseront-elles leurs sœurs mourir dans cette enceinte ? Laisseront-elles les tueurs massacrer leurs enfants, ces enfants arrachés de leurs pis juste après la naissance, ces enfants qu'ils ont privés de fer pour que leur chair soit blanche ? Le non est général, et l'attaque imminente.

C'est d'abord les cochons. Ils courent, groin brandi, truffe au ras du ciment, foncent vers le grillage, leurs dents sont des pinces coupantes. Les grognantes mâchoires viennent à bout des fils d'acier, l'ouverture est immense, le troupeau peut passer.

C'est le troupeau qui passe, sabots, cornes, buée, et long lasso des queues. La bâtisse est privée de hublots, de barbacanes, la mort est son odeur. Devant, y'a les camions, parfaitement rangés, blancs et frigorifiques. Devant, tout est nickel, on peut photographier, sortir sa caméra. Derrière, on ne voit rien, y'a personne là-bas. Là-bas, y'a pas la presse, les micros n'entrent pas.

Derrière, où nul ne va, il y a les bétailières, et toutes sont remplies du tremblement des bêtes. Elles sont entassées dans les remorques sales. Des pattes sont brisées, y'a des cœurs qui s'arrêtent, des entrailles qui cèdent. Derrière les ridelles on ne voit que des yeux, tous sont épouvantés. Le temps pour les chauffeurs d'allumer leur mégot, les vaches sont sur eux. Les cochons déverrouillent les portes. Au fur et à mesure que les bêtes descendent, le peloton des vaches les lèche chaudement à la façon des ourses. Plus personne ne tremble, l'épouvante a cessé, les veaux têtent les pis des vaches immobiles. Ils se gavent de lait, engrangent de la force, des souvenirs reviennent, quand ils venaient de naître, quand ils étaient heureux. Ils ne téteront plus, dans l'enceinte sordide, les doigts de l'égorgeur.

Les bétailières ayant été vidées, les veaux ayant tété, il faut sans plus tarder entrer dans la bâtisse. Et que partent en fumée

les chaînes, le métal, les alarmes, la gueule noire des couloirs, l'aiguillon électrique, le tapis roulant, les pinces, le couteau, le box de contention, l'ensanglanteur merlin. Et c'est ce qui se passe, et c'est phénoménal ! Les cris ne sont plus ceux des bêtes que l'on pousse vers le poste où la mort les attend. Les cris que l'on entend sont ceux des tueurs, des sacrificateurs qui voient fondre sur eux, non des bêtes tremblantes et se chiant dessus, mais un Caterpillar de chair, une herse de cornes, des sabots mitrailleurs. Ils sont terrorisés, épouvantés, grotesques. Ni les dieux, ni les flics ne leur viendront en aide. Ils sont seuls, démunis, sans défense, impuissants, pareils aux animaux.

Les cornes sont sur eux, les poussent devant elles, les obligent à monter dans un camion tout blanc et tout frigorifique. Que le camion démarre, et que ce joli monde, à la diable embarqué, promptement débité, sans hallali et sans trompette, finisse congelé dans l'alu des barquettes.

Le calme est revenu, l'herbe repousse drue, les 4×4 arrogants ont passé l'arme à gauche, il n'y a plus d'autos. Seuls demeurent des trains. Ils frissonnent, secouant leurs wagons comme s'ils avaient froid. Couchées dans les prés, mâchouillant, ruminant, les vaches les regardent, songent au tortillard dont parlaient leurs aïeules quand elles étaient génisses.

Le soleil fait du ski sur le clocher patient. C'est la récréation dans la cour de l'école. La lumière bleutée à la marelle joue. Une maîtresse brune écrit au tableau noir avec une craie blanche. Assises côte à côte sur le plumier luisant, la cigale et la fourmi regardent les doigts fins donner naissance aux mots. Et les mots, les voici :

*Le soir ? Nous reprendrons la route  
Blanche qui court*

*Flânant comme un troupeau qui broute,  
Tout à l'entour*

*Les bons vergers à l'herbe bleue,  
Aux pommiers tors !*

*Comme on les sent toute une lieue  
Leurs parfums forts !*

*Nous regagnerons le village  
Au ciel mi-noir ;  
Et ça sentira le laitage  
Dans l'air du soir ;*

*Ça sentira l'étable, pleine  
De fumiers chauds  
Pleine d'un lent rythme d'haleine,  
Et de grands dos*

*Blanchissant sous quelques lumières ;  
Et, tout là-bas,  
Une vache fientera, fière,  
À chaque pas...*

C'est beau, s'extasie la fourmi. C'est Rimbaud, précise la cigale. Elle aura, cette fois, le dernier mot.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,  
en XXXXX 2016  
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

*Imprimé en France*